



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Concours externe BAC + 3 du CAPLP

Cafep-Caplp

Section Lettres-Histoire et Géographie

- 1) Exemple de sujet pour la première épreuve d'admissibilité
- 2) Extrait de l'arrêté du 17 avril 2025

Les épreuves du concours externe du Caplp et Cafep-Caplp BAC+ 3 sont déterminées dans [l'arrêté du 17 avril 2025 fixant les sections et modalités d'organisation du concours externe du certificat d'aptitude au professorat de lycée professionnel](#), publié au Journal Officiel du 19 avril 2025, qui fixe les modalités d'organisation du concours et décrit le schéma des épreuves.

CAPLP BAC + 3

Sujet 0 / Première épreuve d'admissibilité

Corpus

Texte 1 : Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

Texte 2 : Madame de Staël, *Delphine*, 1802

Texte 3 : George Sand, *La Petite Fadette*, 1848

Texte 4 : Annie Ernaux, *La Femme gelée*, 1981

1. Vous proposerez une présentation d'ensemble du corpus, permettant de mettre en valeur sa cohérence et ses différents enjeux. (8 points).
2. Dans le texte 3, extrait de *La petite Fadette*, de George Sand, vous étudierez les pronoms, des lignes 18 à 22 (de « *Tu as de l'esprit* » à « *ceux qu'on craint.* »). (4 points).
3. Dans le texte 2, extrait de *Delphine* de Madame de Staël, vous proposerez une analyse littéraire du passage des lignes 1 à 25 (de « *Vos opinions* » à « *exiger de nous !* »). (8 points)

Texte 1 : *La Princesse de Clèves*, Madame de La Fayette, 1678

M^{me} de Clèves est l'une des plus belles femmes de la cour. Elle a épousé par devoir le prince de Clèves, sa conduite en tout guidée par sa mère, madame de Chartres.

M^{me} de Chartres empira si considérablement que l'on commença à désespérer de sa vie ; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle était avec un courage digne de sa vertu et de sa pitié. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde et appeler M^{me} de Clèves.

5 « Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle en lui tendant la main ; le péril où je vous laisse et le besoin que vous avez de moi augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours ; je ne vous demande pas de me l'avouer : je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination ; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice ; il vous faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez ce que vous devez à votre mari, songez ce

10 que vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille ; retirez-vous de la cour ; obligez votre mari de vous emmener ; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles ; quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord, ils seront plus doux dans les suites que les

15 malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes ; mais si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en pas être le témoin. »

20 M^{me} de Clèves fondait en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenait serrée contre les siennes ; et M^{me} de Chartres se sentant touchée elle-même :

« Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire. »

25 Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter ni parler davantage. M^{me} de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état qu'on peut s'imaginer, et M^{me} de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui était la seule chose à quoi elle se sentait attachée.

Texte 2 : *Delphine*, Madame de Staël, 1802

Delphine d'Albémur est une aristocrate et richissime veuve. Elle vient d'écrire à sa cousine Mathilde de Vernon qui doit bientôt se marier, qu'elle assurerait sa dot. Mathilde lui répond pour la remercier.

LETTRE II. – RÉPONSE DE MATHILDE DE VERNON À MADAME D'ALBÉMAR.

Paris, ce 14 avril 1790.

[...]

Vos opinions en tout genre sont singulièrement indépendantes : vous vous croyez, et avec raison, un esprit très remarquable ; cependant, qu'est-ce que cet esprit, ma cousine, pour diriger sagement, non seulement les hommes en général, mais les femmes en particulier ? Vous êtes charmante, on vous le répète sans cesse ; mais combien vos succès ne vous font-ils pas d'ennemis !
5 Vous êtes jeune, vous aurez sans doute le désir de vous remarier ; pensez-vous qu'un homme sage puisse être empressé de s'unir à une personne qui voit tout par ses propres lumières, soumet sa conduite à ses propres idées, et dédaigne souvent les maximes reçues ? Je sais que vous avez une simplicité tout à fait aimable dans le caractère, que vous ne cherchez point à dominer, que vous n'avez de hardiesse ni dans les manières ni dans les discours ; mais dans le fond, et vous en convenez vous-même, ce n'est point à la foi catholique, ce n'est point aux hommes respectables chargés de nous
10 l'enseigner, que vous soumettez votre conduite, c'est à votre manière de sentir et de concevoir les idées religieuses.

Ma cousine, où en serions-nous si toutes les femmes prenaient ainsi pour guide ce qu'elles appelleraient leurs lumières ? Croyez-moi, ce n'est pas seulement par les fidèles qu'une telle indépendance est blâmée ; les hommes qui sont le plus affranchis des vérités traitées de préjugés dans
15 la langue actuelle veulent que leurs femmes ne se dégagent d'aucun lien ; ils sont bien aises qu'elles soient dévotes, et se croient plus sûrs ainsi qu'elles respecteront et leurs devoirs et jusqu'aux moindres nuances de ces devoirs.

Je ne fais rien pour l'opinion, vous le savez ; j'ai de bonne foi les sentiments religieux que je
20 professe : si mon caractère a quelquefois de la roideur, il a toujours de la vérité ; mais si j'étais capable de concevoir l'hypocrisie, je crois tellement essentiel pour une femme de ménager en tout point l'opinion, que je lui conseillerais de ne rien braver en aucun genre, ni superstitions (pour me conformer à votre langage), ni convenances, quelque puériles qu'elles puissent être. Combien toutefois il vaut mieux
25 n'avoir point à penser aux suffrages du monde, et se trouver disposée par la religion même à tous les sacrifices que l'opinion peut exiger de nous !

Si vous pouviez consentir à voir l'évêque de L. qui, malgré tous les maux que nous éprouvons depuis dix mois, est resté en France, je suis sûre qu'il prendrait de l'ascendant sur vous. Mon zèle est peut-être indiscret ; la religion ne nous oblige point à nous mêler de la conduite des autres : mais la reconnaissance que je vais vous devoir m'inspire un nouveau désir de vous appeler au salut. Vous le dites
30 vous-même, vous n'êtes pas heureuse : c'est un avertissement du ciel. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? Vous êtes jeune, riche, jolie ; vous avez un esprit dont la supériorité et le charme ne sont pas contestés ; vous êtes bonne et généreuse : savez-vous ce qui vous afflige ? c'est l'incertitude de votre croyance ; et, s'il faut tout vous dire, c'est que vous sentez aussi que cette indépendance d'opinion et de conduite, qui donne à votre conversation peut-être plus de grâce et de piquant, commence déjà à
35 faire dire du mal de vous, et nuira sûrement tôt ou tard à votre existence dans le monde.

Ne prenez pas mal les avis que je vous donne ; ils tiennent, je vous l'atteste, à mon attachement pour vous : vous savez que je ne suis point jalouse, vous m'avez rendu plusieurs fois cette justice ; je ne prétends point aux succès du monde, je n'ai pas l'esprit qu'il faudrait pour les obtenir, et je me ferais scrupule de m'en occuper. Je vous parle donc en conscience, sans aucun autre motif que ceux qui doivent inspirer une âme chrétienne ; j'aurais fait pour vous bien plus que vous ne faites pour moi, si j'avais pu vous engager à sacrifier vos opinions particulières pour vous soumettre aux décisions de l'Église.

Adieu, ma chère cousine ; je ne vous plais pas, je ne dois pas vous plaire ; cependant vous êtes certaine, j'en suis sûre, que je ne manquerai jamais aux sentiments que vous méritez.

Mathilde de Vernon

Texte 3 : *La Petite Fadette*, George Sand, 1848

Fanchon Fadet, peu aimée des habitants de son village, a l'occasion d'aider à plusieurs reprises Landry, un jeune homme qui a tout d'abord honte de l'amitié qu'elle lui inspire. Une rencontre inopinée leur permet de s'entretenir à cœur ouvert.

« – Ne parlons pas de moi, Fadette, je ne vous fais aucune plainte ; parlons de vous ; et puisque vous ne vous connaissez point de défauts, voulez-vous que, de bonne foi et de bonne amitié, je vous dise ceux que vous avez ?

– Oui, Landry, je le veux, et j'estimerai cela la meilleure récompense ou la meilleure punition que tu puisses me donner pour le bien ou le mal que je t'ai fait.

– Eh bien, Fanchon Fadet, puisque tu parles si raisonnablement, et que, pour la première fois de ta vie, je te vois douce et traitable, je vas te dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize ans devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières ; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne. Pour commencer, tu n'as point l'air propre et soigneux, et tu te fais paraître laide par ton habillement et ton langage. Tu sais bien que les enfants t'appellent d'un nom encore plus déplaisant que celui de grelet¹. Ils t'appellent souvent le mâtlot. Eh bien, crois-tu que ce soit à propos, à seize ans, de ne point ressembler encore à une fille ? Tu montes sur les arbres comme un vrai chat-écurieux², et quand tu sautes sur une jument, sans bride ni selle, tu la fais galoper comme si le diable était dessus. C'est bon d'être forte et leste ; c'est aussi bon de n'avoir peur de rien, et c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour une femme trop est trop, et tu as l'air de vouloir te faire remarquer. Aussi on te remarque, on te taquine, on crie après toi comme après un loup. Tu as de l'esprit et tu réponds des malices qui font rire ceux à qui elles ne s'adressent point. C'est encore bon d'avoir plus d'esprit que les autres ; mais à force de le montrer, on se fait des ennemis. Tu es curieuse, et quand tu as surpris les secrets des autres, tu les leurs jettes à la figure bien durement, aussitôt que tu as à te plaindre d'eux. Cela te fait craindre, et on déteste ceux qu'on craint. On leur rend plus de mal qu'ils n'en font. Enfin, que tu sois sorcière ou non, je veux croire que tu as des connaissances, mais j'espère que tu ne t'es pas donnée aux mauvais esprits ; tu cherches à le paraître pour effrayer ceux qui te fâchent, et c'est toujours un assez vilain renom que tu te donnes là. Voilà tous tes torts, Fanchon Fadet, et c'est à cause de ces torts-là que les gens en ont avec toi. Rumine un peu la chose, et tu verras que si tu voulais être un peu plus comme les autres, on te saurait plus de gré de ce que tu as de plus qu'eux dans ton entendement »

Texte 4 : *La femme gelée*, Annie Ernaux, 1981

¹ Grelet : grillon en patois du Berry

² chat-écurieux ; écureuil en patois du Berry

Dans les années 60, la narratrice de ce récit d'inspiration autobiographique rencontre le jeune homme qui va devenir son mari.

Alors quoi, la perfection, elle est belle l'image d'avant, genre magazine pour femmes libérées, pubs dans le coup, les filles d'aujourd'hui ont horreur des entraves, elles vivent pleinement, avec coca-cola ou les tampons X. Pas juste. Faire la part de la faiblesse et de la peur.

Il me tient la main dans un café près de la gare Saint-Jean. Set me free, gémit Ray Charles.

5 Evidemment. La seule règle morale. Je regarde les gens dans la rue, des filles passent. On ne s'est rien interdit, dans cette foule il se trouvera des malignes pour ne pas préférer la liberté, qui essaieront de l'alpaguer. Les gares me font horreur.

Mon reflet dans la glace. Satisfaisant. Mais à vingt-deux ans, derrière le visage réel, déjà la menace d'un autre, imaginaire, terrible, peau fanée, traits durcis. Vieille égale moche égale solitude.

10 Et toujours ces questions si naturelles, anodines en apparence, ça marche toujours avec lui ? Est-ce que tu comptes te marier ? La désolation de mes parents devant une situation incertaine, « on aimerait bien savoir où ça va te mener tout ça ». Obligé que l'amour mène quelque part. Leur peine sourde aussi. Ce serait tellement plus agréable, plus tranquille pour eux de voir se dérouler l'histoire habituelle, les faire-part dans le journal, les questions auxquelles on répond avec fierté, un jeune homme de Bordeaux, bientôt professeur, l'église, la mairie, le ménage qui se « monte », les petits-enfants. Je les prive des
15 espérances traditionnelles. L'affolement de ma mère quand elle apprend, tu couches avec, si tu continues tu vas gâcher ta vie. Pour elle, je suis en train de me faire rouler, des tonnes de romans qui ressortent, filles séduites qu'on n'épouse pas, abandonnées avec un môme. Un combat tannant toutes les semaines entre nous deux. Je ne sais pas encore qu'au moment où l'on me pousse à liquider ma
20 liberté, ses parents à lui jouent un scénario tout aussi traditionnel mais inverse, « tu as bien le temps d'avoir un fil à la patte, ne te laisse pas mettre le grappin dessus ! », bien chouchoutée la liberté des mâles

CAPLP BAC + 3

Réglementation de la première épreuve d'admissibilité

Extrait de l'annexe de l'arrêté du 17 avril 2025 fixant les modalités d'organisation du concours externe du certificat d'aptitude au professorat de lycée professionnel, publié au Journal Officiel du 19 avril 2025

A. - Epreuves d'admissibilité

1° Première épreuve d'admissibilité.

Epreuve disciplinaire de lettres

A partir d'un corpus constitué de plusieurs textes littéraires, qui peuvent appartenir à une même œuvre, et susceptibles d'être étudiés dans les classes de baccalauréat professionnel, de CAP ou de BTS, l'épreuve consiste :

- à proposer une présentation d'ensemble des textes du corpus, permettant au candidat d'expliquer leurs enjeux, et d'envisager leurs points communs et leurs différences ;
- à traiter une question de langue se rapportant à l'un ou à plusieurs passages des textes du corpus ;
- à se livrer à une analyse littéraire de l'un des textes, désigné par le sujet. La forme de l'analyse est laissée au choix du candidat.

L'épreuve vise à la vérification des connaissances disciplinaires du candidat. Elle permet d'apprécier également la qualité de l'expression écrite.

Durée : cinq heures.

Coefficient : 2,5.

L'épreuve est notée sur 20. Une note globale égale ou inférieure à 5 est éliminatoire.